

Sept dimanches, un seul chemin

Du 28 juin au 9 août,
sept Évangiles,
une seule question
qui se creuse
dimanche après dimanche.



— Écouter · Recevoir · Se laisser transformer —

SEPT DIMANCHES, UN CHEMIN

Relire ensemble les Évangiles et les homélies du 28 juin au 9 août 2026

Du 28 juin au 9 août 2026, dimanche après dimanche, les Évangiles selon saint Matthieu nous ont conduits sur un même chemin.

Pris séparément, chacun de ces textes nous adresse une parole particulière. Mais lorsqu'on les relit ensemble, accompagnés des homélies qui nous ont été données, un véritable itinéraire spirituel apparaît.

Tout commence par un appel exigeant : porter sa croix, mourir à soi-même, consentir à ne plus faire de sa volonté propre le centre de son existence.

Puis, dimanche après dimanche, cette exigence s'éclaire.

Nous découvrons que nous ne pouvons pas parcourir ce chemin par nos seules forces. La grâce nous précède et nous accompagne. Dieu se donne avant même de nous demander de nous donner. Il patiente devant nos résistances et nos faiblesses. Son Royaume se révèle comme un trésor qui rend le renoncement désirable. Notre pauvreté elle-même peut devenir offrande. Et lorsque nous avons enfin l'audace de quitter la sécurité de la barque, nous

découvrons que même notre faiblesse ne nous sépare pas du Christ : lorsque nous coulons, sa main demeure tendue.

Une même question semble ainsi traverser ces sept dimanches :

Comment l'homme peut-il réellement se donner à Dieu alors qu'il est faible ?

Peu à peu, une réponse se dessine : non pas par la seule force de sa volonté, mais parce que la grâce de Dieu le précède, le transforme, le relève et le rend capable de répondre.

28 JUIN — MOURIR À SOI-MÊME

Matthieu 10, 37-42

Le chemin commence par une parole particulièrement exigeante de Jésus :

« Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi. »

Que signifie être « digne » du Christ ?

Il ne s'agit pas d'être parfait ni d'avoir déjà réussi sa vie chrétienne. Être digne signifie ici être accordé, ajusté au Seigneur.

L'obstacle est alors cette volonté propre qui cherche sans cesse à reprendre la première place : vouloir décider seul, conserver la maîtrise, faire de soi-même la mesure de toute chose.

Porter sa croix prend alors un sens très concret : accepter de ne plus se mettre au centre.

Mourir à soi-même ne signifie pas se mépriser ou disparaître. C'est consentir à se perdre pour se recevoir de Dieu.

Dieu devient premier. Et lorsque Dieu retrouve sa juste place, l'amour des parents, des enfants, des proches et du prochain n'est pas diminué : il trouve au contraire sa juste place à l'intérieur de l'amour de Dieu.

Le premier pas du chemin pourrait ainsi se résumer :

Consentir à ne plus s'appartenir totalement pour devenir disponible à Dieu.

5 JUILLET — TU N'Y ARRIVERAS PAS SEUL

Matthieu 11, 25-30

Une semaine plus tard, l'appel demeure exigeant, mais un élément essentiel apparaît :

nous ne pouvons pas accomplir seuls ce qui nous est demandé.

Jésus dit :

« Prenez sur vous mon joug [...] Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger. »

Le Christ ne vient pas déposer un poids supplémentaire sur nos épaules. Il vient porter avec nous.

La foi chrétienne ne peut donc pas être réduite à une succession d'obligations, d'interdits ou d'efforts personnels. Une religion qui ne ferait qu'accabler, culpabiliser et écraser deviendrait une caricature de l'Évangile.

Cela ne signifie pas que l'exigence disparaît.

La grâce ne supprime pas l'effort : **elle le transforme.**

Par l'Esprit Saint, ce qui pourrait n'être qu'un commandement extérieur devient progressivement un chemin de liberté.

Le 28 juin nous invitait à mourir à nous-mêmes.

Le 5 juillet apporte une précision décisive :

Ne crois pas que tu y arriveras seul.

Le Christ porte avec nous.

La grâce n'abolit pas l'exigence chrétienne. Elle la rend habitable.

12 JUILLET — ENTRER DANS LA LOGIQUE DU DON

Matthieu 13, 1-23

Avec la parabole du semeur, la réflexion s'approfondit encore.

Le semeur répand largement la semence. La Parole est offerte à toutes les terres, y compris celles qui semblent peu susceptibles de porter du fruit.

Mais derrière la parole semée apparaît le mystère du Verbe.

La parole humaine exprime une pensée. De manière infiniment plus profonde, Dieu se dit dans son Verbe.

L'univers lui-même apparaît alors comme provenant d'une Pensée et d'une Parole : Dieu pense, Dieu appelle, Dieu donne.

Mais face à cette Parole se tient la liberté humaine.

Dieu ne cherche pas une obéissance mécanique. Il s'adresse à notre intelligence, à notre cœur et à notre liberté. L'homme peut accueillir la Parole ou la refuser. Il peut se refermer sur lui-même ou entrer librement dans le mouvement du don.

Une affirmation prend alors une importance particulière :

« On ne réussit sa vie que si l'on s'oublie soi-même pour se donner. »

Cette logique trouve son accomplissement dans le Christ.

Sur la Croix, Jésus ne répond pas à la violence par une violence supérieure. Il répond par la puissance de l'amour qui se donne, jusqu'à envelopper ceux qui le condamnent.

La logique chrétienne devient alors plus claire :

Dieu se donne.

Le Christ se donne.

L'homme accomplit sa vocation lorsqu'il entre librement dans ce même mouvement du don.

Mourir à soi-même n'est donc pas une fin en soi.

Nous nous décentrons de nous-mêmes **pour devenir capables de nous donner.**

19 JUILLET — DIEU EST PATIENT

Matthieu 13, 24-30

La parabole du bon grain et de l'ivraie introduit une autre dimension essentielle : la miséricorde.

Face au mal, notre premier réflexe pourrait être de vouloir arracher immédiatement l'ivraie.

Dieu, lui, attend.

Dieu ne désherbe pas.

Pourquoi cette patience ?

Parce qu'il ne désespère pas de l'homme.

Et surtout parce que la frontière entre le bon grain et l'ivraie ne passe pas simplement entre « les bons » et « les mauvais ». Elle traverse aussi chacun de nos propres cœurs.

Nous ne pouvons donc pas nous installer dans la position de ceux qui décideraient qui mérite d'être conservé et qui devrait être arraché.

La patience de Dieu devient alors une école pour notre propre regard.

Elle ne signifie pas que le mal devient bien ou que notre liberté disparaît. L'homme demeure capable de refuser la lumière qui lui est offerte.

Mais Dieu pousse aussi loin que possible l'espérance de la conversion.

Sa miséricorde est plus patiente que notre jugement.

Après l'appel à mourir à soi-même, après la découverte de la grâce et du don, nous découvrons ainsi un Dieu qui laisse du temps à l'homme.

Un Dieu qui ne renonce pas facilement à nous.

26 JUILLET — LE TRÉSOR CHANGE TOUT

Matthieu 13, 44-52

Le Royaume des Cieux est comparé à un trésor caché dans un champ et à une perle de grande valeur.

La question du renoncement revient donc.

Mais quelque chose a profondément changé depuis le 28 juin.

Au commencement du chemin, il fallait abandonner sa volonté propre parce que Dieu devait être premier.

Maintenant, l'homme abandonne tout parce qu'il a découvert quelque chose d'infiniment plus précieux.

Le renoncement n'est plus présenté principalement comme un devoir.

Il devient la conséquence d'un émerveillement.

Celui qui a découvert le Trésor ne vend pas tout parce qu'il aime perdre. Il vend tout parce qu'il a découvert ce qu'il désire vraiment posséder.

Alors le dépouillement change de sens.

« Vendre tout » n'est plus une perte, mais une libération. Ce n'est plus seulement un renoncement : c'est une découverte.

Et ce « tout vendre » ne suppose pas nécessairement des gestes extraordinaires.

Il peut prendre la forme très simple et très exigeante d'une rancune abandonnée, d'une ambition remise à sa juste place, d'une sécurité à laquelle nous acceptons de ne plus nous accrocher.

L'ascèse devient désir.

On ne se dépouille plus seulement parce qu'il faudrait mourir à soi-même.

On se dépouille parce qu'on a aperçu le Trésor.

2 AOÛT — OFFRIR MÊME NOTRE PAUVRETÉ

Matthieu 14, 13-21

Avec la multiplication des pains, une nouvelle étape est franchie.

Jusqu'ici, le chemin consistait beaucoup à apprendre à abandonner quelque chose : sa volonté propre, ses sécurités, ses résistances.

Désormais, Jésus nous invite à regarder autrement ce que nous possédons déjà, même lorsque cela nous semble dérisoire.

Cinq pains.

Deux poissons.

Presque rien devant une foule immense.

Et pourtant, ce presque-rien est donné.

Entre les mains du Christ, le rien devient tout.

Le regard se déplace alors du spectaculaire vers l'offrande.

Le miracle nous révèle aussi ce qui peut se produire lorsque l'homme consent à déposer entre les mains du Christ ce qu'il possède, même lorsque cela lui paraît insuffisant.

Cela concerne nos qualités et nos talents.

Mais cela peut aussi concerner ce que nous considérons comme nos pauvretés : nos limites, nos fragilités et même nos échecs.

Le 28 juin pouvait nous conduire à entendre :

Débarrasse-toi de ce qui, en toi, résiste à Dieu.

Le 2 août nous fait entendre quelque chose de complémentaire :

Apporte aussi ta pauvreté à Dieu. Il peut s'en servir.

Nous n'avons donc pas besoin d'attendre d'être suffisamment forts, suffisamment saints ou suffisamment compétents pour nous donner.

Nous pouvons commencer avec nos cinq pains et nos deux poissons.

Le Christ ne nous demande pas d'abord ce que nous n'avons pas.

Il nous demande de lui confier ce que nous avons.

9 AOÛT — OSER, MÊME SI NOUS COULONS

Matthieu 14, 22-33

Pierre voit Jésus marcher sur les eaux.

Il aurait pu rester dans la barque.

Mais il désire rejoindre le Christ.

Il ose quitter ce qui le protège.

Et soudain, il regarde le vent, il prend peur et il commence à couler.

Cette scène rassemble presque tout le chemin parcouru pendant les semaines précédentes.

Pierre désire le Christ comme celui qui découvre le Trésor.

Il accepte de quitter sa sécurité.

Il découvre brutalement sa faiblesse.

Il échoue.

Et lorsqu'il sombre, il crie :

« Seigneur, sauve-moi ! »

Alors Jésus lui tend la main.

La faiblesse de Pierre ne disqualifie pas son appel.

Son naufrage lui fait découvrir quelque chose qu'il ne pouvait peut-être pas apprendre depuis la sécurité de la barque :

il a besoin d'être sauvé.

La foi cesse alors d'être la certitude de celui qui se croit suffisamment fort pour marcher seul.

Elle devient confiance.

La foi ne naît pas seulement de nos certitudes. Elle peut aussi naître au cœur de notre naufrage.

Le christianisme n'est donc pas une religion réservée à ceux qui réussissent tout.

Il est aussi la religion de ceux qui savent tendre la main.

Le chemin devient alors :

Ose aller vers le Christ.

Tu découvriras peut-être ta faiblesse.

Ta faiblesse ne disqualifie pas ton appel.

Lorsque tu coules, crie vers Lui.

Laisse-toi saisir.

Mais l'Évangile ne s'arrête pas au sauvetage personnel de Pierre.

Pierre revient dans la barque.

La foi reçue devient vie partagée, et la rencontre personnelle avec le Christ conduit à l'Église et à l'engagement avec les autres.

Le chemin d'un été



Ni grâce sans réponse humaine, ni effort sans grâce.



LE CHEMIN DE CES SEPT DIMANCHES

Relus ensemble, ces sept Évangiles et ces sept homélies dessinent une progression.

28 juin

Mourir à soi-même.

Accepter que Dieu soit premier et ne plus faire de sa volonté propre le centre de tout.

5 juillet

Tu ne peux pas le faire seul.

Le Christ porte avec toi. La grâce rend l'exigence habitable.

12 juillet

Entre dans la logique du don.

Dieu se donne et nous appelle librement à entrer dans ce même mouvement.

19 juillet

Dieu est patient.

Sa miséricorde est plus patiente que nos jugements et ne désespère pas de l'homme.

26 juillet

Découvre le Trésor.

Lorsque Dieu devient vraiment désirable, le renoncement peut devenir liberté.

2 août

Offre même ta pauvreté.

Ce qui paraît insignifiant peut devenir fécond lorsqu'il est remis entre les mains du Christ.

9 août

Ose.

Quitte la barque. Et si tu découvres ta faiblesse et commences à couler, laisse le Christ te saisir.

UNE MÊME CONVICTION

Au terme de ce chemin, plusieurs convictions apparaissent.

Dieu est premier, mais il n'est pas le concurrent de l'homme

Mettre Dieu à la première place ne signifie pas diminuer l'homme.

C'est au contraire en Dieu que l'homme découvre progressivement son accomplissement.

Le « tout donner » peut alors cesser d'apparaître comme une mutilation pour devenir une libération.

La structure fondamentale de la vie chrétienne est le don

Le Père se donne dans le Verbe.

Le Christ se donne sur la Croix.

Et l'homme accomplit sa vocation lorsqu'il entre librement dans ce mouvement et apprend à se donner à son tour.

La liberté est essentielle

Dieu ne cherche pas une obéissance mécanique.

Sa Parole s'adresse à notre intelligence, à notre cœur et à notre liberté.

L'homme peut refuser.

Mais parce qu'il est libre, il peut aussi véritablement aimer et véritablement se donner.

La miséricorde précède notre réussite

Dieu attend au milieu de l'ivraie.

Il reçoit les cinq pains et les deux poissons.

Il saisit Pierre lorsqu'il coule.

L'homme n'est donc pas aimé seulement lorsqu'il est devenu digne de Dieu.

C'est l'amour reçu qui le rend progressivement capable de répondre.

La foi conduit à l'action

La rencontre avec le Christ ne peut rester une idée ou un sentiment.

Elle conduit à donner, servir, pardonner, risquer, sortir de la barque et prendre sa place dans la vie de l'Église.

La contemplation conduit à la mission.

Et la mission trouve sa source dans la rencontre du Christ.

DE L'EFFORT À LA GRÂCE

Le chemin parcouru ne supprime jamais l'exigence du premier dimanche.

Mourir à soi-même, se donner, pardonner, quitter ses sécurités, offrir ce que nous possédons et sortir de la barque demeurent des actes réels de notre liberté.

Mais dimanche après dimanche, cette exigence se trouve replacée dans une réalité plus grande :

la grâce de Dieu précède notre réponse.

Nous ne nous dépouillons pas pour mériter son amour.

Nous pouvons nous dépouiller parce que nous avons découvert le Trésor.

Nous ne donnons pas parce que nous serions déjà riches.

Nous pouvons lui confier même notre pauvreté.

Nous ne quittons pas la barque parce que nous serions certains de ne jamais couler.

Nous pouvons la quitter parce que nous savons désormais que, si nous sombrons, une main demeure tendue.

Ainsi, ce chemin commencé par l'appel à mourir à soi-même conduit progressivement à la confiance.

L'exigence demeure.

Mais elle n'est plus l'effort solitaire de l'homme qui chercherait à atteindre Dieu.

Elle devient **la réponse libre de l'homme à un Dieu qui l'a déjà rejoint.**

NI L'UN SANS L'AUTRE

Au terme de ces sept dimanches, l'équilibre peut se résumer ainsi :

**Ni grâce sans réponse humaine,
ni effort humain sans grâce.**

**Ni miséricorde sans conversion,
ni conversion préalable à la miséricorde.**

**Ni contemplation sans mission,
ni mission sans rencontre du Christ.**

Et peut-être pouvons-nous résumer tout le chemin par ces quelques mots :

Mourir à soi-même.

Se laisser porter.

Entrer dans le don.

Accueillir la miséricorde.

Découvrir le Trésor.

Offrir sa pauvreté.

Oser.

Parce qu'au commencement comme au terme du chemin, tout repose finalement sur cette certitude :

Dieu nous appelle à répondre librement à un amour qui nous précède.

ET MAINTENANT, RELIRE...

Cette relecture n'a pas vocation à remplacer les textes.

Elle est une invitation à revenir à leur source.

Dans les pages suivantes sont reproduits, pour chacun de ces sept dimanches, **l'Évangile proclamé lors de la célébration puis l'homélie correspondante**, afin que chacun puisse reprendre tranquillement ce chemin, à son rythme.

Une parole entendue un dimanche peut prendre un sens nouveau quelques semaines plus tard.

Un verset peut résonner autrement.

Une phrase oubliée peut soudain nous rejoindre.

Lire.
Relire.
Méditer.

Et peut-être entendre aujourd'hui autrement une Parole déjà reçue.

28 juin | Matthieu 10, 37-42

Mourir à soi-même

« Pas digne de moi. »

Porter sa croix,
mourir à soi-même —
pour devenir enfin
ajusté au Christ.



Consentir à se perdre
pour se recevoir
de Dieu.



dimanche 28 juin 2026

13ème dimanche du Temps Ordinaire
(semaine I du Psautier)

Évangile (Mt 10, 37-42)

En ce temps-là, Jésus disait à ses Apôtres : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi ; celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi. Qui a trouvé sa vie la perdra ; qui a perdu sa vie à cause de moi la gardera. Qui vous accueille m'accueille ; et qui m'accueille accueille Celui qui m'a envoyé. Qui accueille un prophète en sa qualité de prophète recevra une récompense de prophète ; qui accueille un homme juste en sa qualité de juste recevra une récompense de juste. Et celui qui donnera à boire, même un simple verre

d'eau fraîche, à l'un de ces petits en sa qualité de disciple, amen, je vous le dis : non, il ne perdra pas sa récompense. » – Acclamons la Parole de Dieu.

Homélie du Père Philippe

Pas digne ! Pas digne ? Que de conditions à satisfaire pour parvenir à être digne du Christ, notre sauveur ! Déjà rien qu'à les entendre, ça fait mal ; alors de là à les mettre en pratique : « Ça ne va pas le faire ! » Heureusement que cette exhortation de Jésus se conclut par une promesse : une récompense liée à notre qualité d'accueil de sa présence dans les événements inconnus qu'il place sur notre route

Avouons-le, la pilule est dure à avaler : cela n'a rien de très engageant, ces exigences. Par trois fois, le Seigneur nous dit : « **Pas digne de moi !** » Alors que, tout de même, on est baptisé, on vient à la messe régulièrement. Et puis, tout de même, les parents âgés c'est important d'en prendre soin et c'est pareil pour les petits enfants. Ce n'est pas rien tout ce que l'on fait pour eux. Plus encore, Dieu dit dans le Lévitique « d'aimer son prochain comme soi-même car je suis le Seigneur » (Lv 19, 18). Toute cela est juste et bon, mais **il faut être absolument digne de Lui**. Et pour devenir digne, il faut être accordé, ajusté au Seigneur. Autrement dit, il faut mourir à sa volonté propre, à cette sacrée foutue volonté propre. Malgré tous nos efforts pour nous en départir, elle résiste comme une moule sur son rocher.

Oui hélas, nous en faisons tous quotidiennement l'expérience, notre volonté propre résiste. Elle ne veut pas lâcher. Elle semble céder, puis revient dès que, par inadvertance, on lui tourne le dos. Pire que du chewing-gum dans les cheveux ! Le seul moyen, c'est de raser le tout et nous n'y sommes pas forcément prêt ! Mais prêt à quoi ? Eh bien, à remettre notre volonté propre au Seigneur, sans rien dissimuler, sans rien retenir. Nous en sommes tous réduits à ce même écueil et cela dure depuis le péché d'Adam. Il faut mourir à soi-même et ce n'est pas une mince affaire ! Rassurez-vous car Jésus nous fournit la solution clé en main : « Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est facile à porter et mon fardeau léger. » « Trop facile, comme esquive », Cela qui veut seulement dire que c'est possible mais pas forcément facile. Il nous faudra combattre avec constance, endurance, persévérance et détermination, malgré toutes nos reculades. Et surtout, il faudra garder à l'esprit qu'il y a une logique à cette exigence de Dieu d'être le premier servi. Tout cela ne va pas de soi.

Il y a une hiérarchie dans l'amour. Et l'on a tendance à l'oublier, à tout mettre sur le même plan. Pourtant, elle a été édictée par Dieu dès le commencement, au livre du Deutéronome : selon ce principe premier, ce soubassement pour régler notre agir afin qu'il devienne droit et ajusté : « Écoute Israël, tu aimeras ton Dieu de toutes tes forces, de toute ton âme et de tout ton cœur » et « tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

En effet, tout amour doit être subordonné à celui que nous devons à l'égard de Dieu : tant celui pour nos enfants que pour nos parents. Et pas question de faire « korban » — c'est-à-dire de faire l'offrande de tous ses biens au Seigneur, pour se faire bien voir de lui. C'est plutôt parce que l'on serait en bisbille avec ses parents que l'on choisirait ainsi. Non ça, ça ne marche pas ! Il y a un commandement, au livre de l'Exode, qui le rappelle : « Honore ton père et ta mère, afin d'avoir longue vie sur la terre que te donne le Seigneur ton Dieu. »

D'ailleurs, voilà ce que dit saint Augustin :

« Par l'amour que tu ressens pour tes parents, mesure celui que tu dois à l'Église et à Dieu. En effet, si tu dois tant de reconnaissance à ceux qui t'ont engendré pour mourir,

qu'elle ne sera pas notre amour envers ceux qui nous ont engendrés pour l'éternité qui vient, pour l'éternité qui demeure. Il ne faut donc pas aimer ses parents plus que Dieu et c'est les aimer bien mal que de ne pas se soucier de les conduire à Dieu. »

C'est pourquoi, notre amour envers Dieu doit englober toute notre vie afin que ce soit à l'intérieur de cet amour même que nous ayons souci des autres. Alors cet amour deviendra total et complet. Dès lors pour être digne du Christ Jésus, il faut lui être ajusté, accordé. Il ne s'agit pas d'abord d'une dignité d'ordre moral, il s'agira plutôt de faire ce qu'il convient. Être digne, être accordé, cela peut se traduire par être juste et bon. Même quand on a à porter sa croix !

Mais comment y parvenir ? Il faut peu à peu entrer dans le mystère de la Croix du Seigneur ! Le plus simple, c'est d'accepter l'invitation à entrer dans le mystère de la Passion de notre Seigneur pour peu à peu devenir disciple de Jésus. Or, on ne peut le devenir sans suivre le Seigneur au travers des tourments qui jalonnent chacune de nos vies. Nos tourments deviendront alors plus doux à traverser. Mais c'est là que gît toute la difficulté : entrer dans cette folie de la Croix du Seigneur en portant chacun notre propre croix.

Il s'agit, par ailleurs, d'avoir un véritable sentiment de compassion en côtoyant la misère du prochain ; elle doit nous conduire, dans un regard spirituel, à y reconnaître le visage du Christ en agonie.

Avec tout cela, il nous faut également veiller sur la façon dont nous accueillons la visite de Dieu. Le Seigneur ne fait qu'un avec nous et avec son Église, d'où cette exigence de l'accueil des prophètes, des justes : ils font partie des petits, ils vivent dans l'humilité à l'ombre du Seigneur, ne l'oublions jamais.

Il faut apprendre à les accueillir **dans un acte de foi**. Écouter la parole qu'ils nous adressent. Pour cela, il convient de demeurer dans l'espérance de la récompense promise.

Une fois le rideau de la mort traversé, nous goûterons à la tendresse maternelle de Dieu qui nous portait déjà dès ici-bas sur son sein et qui désormais nous offrira une vie bienheureuse en plénitude et pour l'éternité pour peu toutefois que nous devenions digne de Lui dans la monotonie du quotidien !

5 juillet | Matthieu 11, 25-30

Tu n'y arriveras pas seul

Le Christ ne vient pas
ajouter un poids :
il porte avec nous.

La grâce rend
l'exigence habitable.



Le Christ
porte avec nous.
Nous marchons
ensemble.



dimanche 5 juillet 2026

14ème dimanche du Temps Ordinaire

(semaine II du Psautier)

Évangile (Mt 11, 25-30)

En ce temps-là, Jésus prit la parole et dit : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bienveillance. Tout m'a été remis par mon Père ; personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger. » – Acclamons la Parole de Dieu.

Homélie du Père Philippe

*« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et je vous donnerai le repos. » (Mt 11, 28) Cette parole de Jésus, comme un écho à la confession de saint Augustin, « Notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il se repose en Toi », résonne aujourd'hui avec une urgence particulière. Dans un monde où l'on court après le bonheur comme après un train qui s'éloigne, le Christ ne nous tend pas seulement la main : Il nous lance un défi, une révolution. « Ce n'est pas une douce mélodie pour bercer nos consciences, mais un cri de guerre contre les chaînes qui nous écrasent », écrivait Thomas Merton dans *La Montagne aux sept degrés*. Et ce cri, nous devons le relayer.*

*L'humanité du XXI^e siècle porte des fardeaux invisibles, plus lourds que les pierres des anciens esclavages. Ces jougs, ce ne sont pas des chaînes de fer, mais des illusions qui nous promettent la liberté tout en nous asphyxiant. Les jougs du monde : des mirages qui trahissent. Autour de nous, des hommes et des femmes s'épuisent à poursuivre des chimères. « L'homme contemporain a tout... sauf la paix », constatait Jean-Paul II dans *Redemptor Hominis*.*

Et en effet, comment trouver la paix quand on est écrasé sous le poids de la performance ? Ce cadre de 40 ans, père de famille, qui passe ses nuits à répondre à des mails par peur d'être « remplacé », court sans jamais vivre. « Il est devenu l'esclave de son propre succès », aurait dit Simone Weil, pour qui le travail moderne, lorsqu'il n'est plus un moyen mais une fin, devient une idole.

Pire encore, le matérialisme nous vend le bonheur en solde. Cette jeune femme qui s'endette pour des vêtements de marque, espérant combler par l'accumulation le vide de son cœur, illustre la prophétie de Dorothy Day : « Nous vivons dans une société qui confond l'abondance avec la liberté, alors qu'elle n'est souvent que l'autre nom de l'esclavage. »

Quant au relativisme, il laisse l'homme désorienté. Ce lycéen qui, après avoir tout essayé : écrans, alcool, relations superficielles, avoue : « Je ne sais même plus ce que je veux », incarne la crise que Karl Rahner décrivait ainsi : « L'homme moderne a perdu le sens du mystère, et sans mystère, il n'y a plus de réponse. »

*Le joug d'une religion défigurée : quand Dieu devient un bourreau
Et que dire de ceux qui, au nom de Dieu, transforment la foi en un carcan ? Cette mère de famille qui, après avoir manqué une messe par fatigue, se sent coupable pendant des semaines, ou ce jeune qui a abandonné l'Église parce qu'on lui a dit : « Si tu ne fais pas ci, tu iras en enfer » ... « La dévotion doit être comme un miel qui adoucit, et non comme un vinaigre qui irrite », rappelait déjà saint François de Sales. Mais au XX^e siècle, Madeleine Delbrêl allait plus loin dans *Nous autres, gens des rues* : « Si notre foi ne rend pas les hommes plus humains, c'est qu'elle n'est pas la foi du Christ. » Une religion qui accable n'est plus une religion : c'est une caricature.*

Face à ces fardeaux, Jésus propose une alliance, non un carcan. « Mon joug est doux, et mon fardeau léger. » (Mt 11, 30) Mais comment comprendre ces paroles, alors que le joug évoque d'abord la contrainte ?

« Mon joug est doux » : une marche à deux

*Jésus utilise une image forte, celle du joug, mais il la subvertit. Dans l'Ancien Testament, le joug symbolisait l'alliance entre Dieu et son peuple (cf. Jr 5, 5). Mais le joug de Jésus n'est pas celui d'un maître impitoyable : c'est celui d'un père qui marche à côté de son enfant. « Il porte le poids avec nous », comme l'écrivait Dietrich Bonhoeffer dans *Le Prix de la grâce* : « La grâce n'est pas une théorie, c'est une présence. »*

Imaginez un âne chargé d'un fardeau trop lourd pour lui. S'il doit le porter seul, il s'effondrera. Mais si son maître marche à ses côtés et l'aide à tirer, la charge devient supportable. « Jésus est cet ami qui marche à nos côtés « Mon fardeau est léger » : l'Esprit Saint, notre souffle

Pourquoi ce joug est-il léger ? Parce qu'il est animé par l'Esprit Saint. « Sans l'Esprit, les commandements sont des obligations écrasantes ; avec l'Esprit, ils deviennent des chemins de liberté », résumait Yves Congar dans Je crois en l'Esprit Saint. Sans la grâce, aimer son ennemi semble impossible. Avec elle, cela devient une réalité, comme pour saint Étienne, qui priait pour ses bourreaux : « Seigneur, ne leur compte pas ce péché. » (Ac 7, 60)

Thomas Merton va jusqu'à écrire dans Le Ciel en nous : « La grâce ne supprime pas l'effort, mais elle le transforme. Ce qui était un fardeau devient une danse. » Et Saint Augustin avait déjà tout compris : « Donne-moi ce que Tu commandes, et commande-moi ce que Tu veux. »

12 juillet | Matthieu 13, 1-23

Dieu pense, Dieu se donne

Le semeur jette la Parole
sur toutes les terres.

On ne réussit sa vie
qu'en s'oubliant
pour se donner.



Dieu sème.
À nous d'accueillir
pour que la vie
puisse germer.

dimanche 12 juillet 2026

15ème dimanche du Temps Ordinaire
(semaine III du Psautier)

Évangile (Mt 13, 1-23)

Ce jour-là, Jésus était sorti de la maison, et il était assis au bord de la mer. Autour de lui se rassemblèrent des foules si grandes qu'il monta dans une barque où il s'assit ; toute la foule se tenait sur le rivage. Il leur dit beaucoup de choses en paraboles : « Voici que le semeur sortit pour semer. Comme il semait, des grains sont tombés au bord du chemin, et les oiseaux sont venus tout manger. D'autres sont tombés sur le sol pierreux, où ils n'avaient pas beaucoup de terre ; ils ont levé aussitôt, parce que la terre était peu profonde. Le soleil s'étant levé, ils ont brûlé et, faute de racines, ils ont séché. D'autres sont tombés dans les ronces ; les ronces ont poussé et les ont étouffés. D'autres sont tombés dans la bonne terre, et ils ont donné du fruit à raison de cent, ou soixante, ou trente pour un. Celui qui a des oreilles, qu'il entende ! » Les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? » Il leur répondit : « À vous il est donné de connaître les mystères du royaume des Cieux, mais ce n'est pas donné à ceux-là. À celui qui a, on donnera, et il sera dans l'abondance ; à celui qui

n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a. Si je leur parle en paraboles, c'est parce qu'ils regardent sans regarder, et qu'ils écoutent sans écouter ni comprendre. Ainsi s'accomplit pour eux la prophétie d'Isaïe : Vous aurez beau écouter, vous ne comprendrez pas. Vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas. Le cœur de ce peuple s'est alourdi : ils sont devenus durs d'oreille, ils se sont bouché les yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent, – et moi, je les guérirai. Mais vous, heureux vos yeux puisqu'ils voient, et vos oreilles puisqu'elles entendent ! Amen, je vous le dis : beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. Vous donc, écoutez ce que veut dire la parabole du semeur. Quand quelqu'un entend la parole du Royaume sans la comprendre, le Mauvais survient et s'empare de ce qui est semé dans son cœur : celui-là, c'est le terrain ensemencé au bord du chemin. Celui qui a reçu la semence sur un sol pierreux, c'est celui qui entend la Parole et la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'a pas de racines en lui, il est l'homme d'un moment : quand vient la détresse ou la persécution à cause de la Parole, il trébuche aussitôt. Celui qui a reçu la semence dans les ronces, c'est celui qui entend la Parole ; mais le souci du monde et la séduction de la richesse étouffent la Parole, qui ne donne pas de fruit. Celui qui a reçu la semence dans la bonne terre, c'est celui qui entend la Parole et la comprend : il porte du fruit à raison de cent, ou soixante, ou trente pour un. » – Acclamons la Parole de Dieu.

Homélie du Père Philippe

Jésus s'exprime en des récits qui appellent à réfléchir. Nous avons tendance à faire des théories, mais la Bible cherche à faire comprendre en racontant des histoires, ainsi, entre autres, celles d'Esther ou de Tobie. C'est ainsi que Dieu veut nous faire entrer dans son monde en nous faisant part de Sa *Parole*. Les quelques lignes que nous avons lues en Isaïe nous disent que, comme la pluie sur la terre, elle ne Lui revient qu'après avoir porté un *Fruit* précieux!

Et nous quels types de terroir, sommes-nous ? Terres acides, couvertes de ronces et de fougères du Ségala d'avant la révolution agricole et la chaux ? Terres à céréales et à brebis des Causses, parfois trop maigres les années de sécheresses ? Rougiers de Marcillac ou de Camarès ?

La Parole est le propre de l'homme: ce qu'il pense, il lui fait prendre corps en un langage pour entraîner son ou ses interlocuteurs à rejoindre sa pensée ou à la concrétiser en une action. Ce que nous accomplissons ainsi à notre niveau, Le Seigneur nous fait saisir que c'est un bien modeste reflet de ce qu'Il vit Lui-même. Par Jésus, nous savons que Le *Père* Se dit totalement en Son *Verbe*. Au-delà, Il pense l'Univers et le réalise, concrétisant ainsi Sa Parole. Mais si les autres créatures la réalisent nécessairement, quand Il S'adresse à l'homme, c'est, au-delà de sa simple nature, à travers son intelligence, son cœur, ainsi sa liberté!

Mais Saint Paul nous rappelle que l'homme en a fait un *mauvais* usage, et ses pensées ont bien *divergé* de celles de Dieu! Si toute la création est faite pour que s'y épanouissent les fils de Dieu, ceux-ci y ont introduit la *violence*, le contraire de l'amour! Et l'œuvre qu'entreprend Le Seigneur en nous adressant Sa Parole est comme un douloureux enfantement. Dans un monde où de petits peuples s'affrontaient sans cesse, Il Se manifestait comme Celui qui aime son Peuple et le défend. Pourtant, c'est tous les hommes qu'Il aime, et cela, s'Il essaye de le faire comprendre, c'est comme une Semence qu'Il jette dans les cœurs.

Jésus sème en enseignant sur les routes de Galilée. Il parle, explique, appelle chacun à sortir de son égoïsme. Les grands de la terre imposent leur pouvoir, mais pour ses disciples, le plus grand est celui qui se fait serviteur. Comme le grain de blé tombé à terre ne porte du fruit que s'il meurt, on ne réussit sa vie que si l'on s'oublie soi-même pour se donner en réponse à l'Amour du Père dont on reçoit tout! C'est cette Loi fondamentale du « qui perd gagne ». Si l'on cherche son avantage aux dépens de ses frères, on s'écarte de la logique d'amour, on stérilise sa vie. Si, comme Le Seigneur, on cherche leur joie, on se met à leur service, alors on Lui fait confiance, et on sait qu'Il ne Se laissera pas vaincre en générosité!

Cela, Jésus S'est longuement employé à l'expliquer en ses enseignements, mais Il ne nous l'aura vraiment dit qu'en actes. En Sa Passion, Il S'est montré ce grain de blé qui accepte de mourir. Pour faire sentir que la violence n'est pas la Force véritable, Il l'a laissée s'exercer sur Lui jusqu'à l'extrême de l'atrocité. Mais en croix Il a montré qu'en Lui résidait l'immense *Vigueur* de *l'Amour* avec lequel Il enveloppait même ses bourreaux. Il a bouleversé le malfaiteur crucifié avec Lui. Et quand Il a eu remis Son Esprit à Son Père, Celui-ci a magnifiquement répondu à la Confiance avec laquelle Il S'était donné: Il L'a fait entrer dans la Splendeur de Sa Gloire en Le ressuscitant. Et à la Pentecôte Il a ouvert l'esprit de ses disciples et ils ont proclamé Sa Parole essentielle que beaucoup ont reçue et répercutée.

Aujourd'hui, par-delà les foules de Galilée, c'est, avec tous nos frères les hommes, à nous que cette *Parole* est adressée. Elle peut être comme la semence qui tombe sur le *chemin*, un macadam où rien ne pénètre: enfermés dans leur vision du monde, entre autres autrefois une partie des pharisiens, aujourd'hui beaucoup le sont par leurs préjugés. Mais n'avons-nous pas besoin nous aussi de nous laisser provoquer par cette Parole de Dieu. N'y a-t-il pas en nous des secteurs de pensée et d'action où l'Évangile n'a pas encore parlé plus fort que la pensée ambiante en laquelle nous baignons?

Ne risquons-nous pas d'être ce *sol pierreux* où rien ne s'enracine? Il est évident que La Parole ne peut vraiment germer en nous sans que nous y prêtions attention. Pour cela, on ne peut pas faire l'économie de l'étude, l'écoute, et surtout de la *Prière*! Nul ne peut proclamer en vérité que Jésus est Le Seigneur sans que cela lui soit donné par L'*Esprit Saint*. Bien plus qu'un devoir, prier est l'immense chance que nous avons de nous mettre à notre vraie place, savoir que Le Seigneur S'intéresse à nous, ôter tout obstacle à Sa Générosité!

Mais le vrai danger de notre époque n'est-il pas la quantité de ce que nous ne pouvons pas éluder et ce qui nous sollicite de toutes manières? Là, il nous faut apprendre à nous « asseoir ». Nous n'avons pas « *le temps* ». Mais ne sommes-nous pas occupés par bien des *futilités*? Sachons nous investir à appeler l'Esprit Saint. Alors, La Parole de Dieu pourra porter en nous un grand *Fruit*, et, peut-être à travers des épreuves, nous ouvrir davantage à un *amour vrai*. Selon Paul, nous participons au douloureux enfantement du Monde Nouveau: Discrètement, Il nous réjouit déjà en espérance. Généreusement, Le Seigneur nous émerveillera un jour!

19 juillet | Matthieu 13, 24-30

Dieu ne désherbe pas

Il attend.
Il ne désespère jamais
de l'homme —
même quand l'ivraie
pousse en nous.



♥
Dieu attend.
Dieu espère.
Il croit en la moisson
de nos vies.

dimanche 19 juillet 2026
16ème dimanche du Temps Ordinaire
(semaine IV du Psautier)

Évangile (Mt 13, 24-43)

En ce temps-là, Jésus proposa cette parabole à la foule : « Le royaume des Cieux est comparable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ. Or, pendant que les gens dormaient, son ennemi survint ; il sema de l'ivraie au milieu du blé et s'en alla. Quand la tige poussa et produisit l'épi, alors l'ivraie apparut aussi. Les serviteurs du maître vinrent lui dire : 'Seigneur, n'est-ce pas du bon grain que tu as semé dans ton champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?' Il leur dit : 'C'est un ennemi qui a fait cela.' Les serviteurs lui disent : 'Veux-tu donc que nous allions l'enlever ?' Il répond : 'Non, en enlevant l'ivraie, vous risquez d'arracher le blé en même temps. Laissez-les pousser ensemble jusqu'à la moisson ; et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Enlevez d'abord l'ivraie, liez-la en bottes pour la brûler ; quant au blé, ramassez-le pour le rentrer dans mon grenier.' » Il leur proposa une autre parabole : « Le royaume des Cieux est comparable à une graine de moutarde qu'un

homme a prise et qu'il a semée dans son champ. C'est la plus petite de toutes les semences, mais, quand elle a poussé, elle dépasse les autres plantes potagères et devient un arbre, si bien que les oiseaux du ciel viennent et font leurs nids dans ses branches. » Il leur dit une autre parabole : « Le royaume des Cieux est comparable au levain qu'une femme a pris et qu'elle a enfoui dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte ait levé. » Tout cela, Jésus le dit aux foules en paraboles, et il ne leur disait rien sans parabole, accomplissant ainsi la parole du prophète : J'ouvrirai la bouche pour des paraboles, je publierai ce qui fut caché depuis la fondation du monde. Alors, laissant les foules, il vint à la maison. Ses disciples s'approchèrent et lui dirent : « Explique-nous clairement la parabole de l'ivraie dans le champ. » Il leur répondit : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les fils du Royaume ; l'ivraie, ce sont les fils du Mauvais. L'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ; la moisson, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges. De même que l'on enlève l'ivraie pour la jeter au feu, ainsi en sera-t-il à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront de son Royaume toutes les causes de chute et ceux qui font le mal ; ils les jetteront dans la fournaise : là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Celui qui a des oreilles, qu'il entende ! » – Acclamons la Parole de Dieu.

Homélie du Père Philippe

Le champ du monde est un mystère de patience divine

« Il en va du Royaume des cieux comme d'un homme qui avait semé du bon grain dans son champ. »

Ce champ est un lieu de combat silencieux, où chaque brin d'herbe tremble sous le souffle invisible de la grâce et du péché. Le monde, tel que Jésus le peint, n'est pas un jardin aseptisé, mais une terre labourée par l'histoire des hommes, où le bon grain et l'ivraie poussent côte à côte, indissociables jusqu'à la moisson. Dieu ne désherbe pas. Il attend. Et cette attente est surnaturelle : une patience qui défie notre impatience d'hommes, avides de justice immédiate et de pureté visible.

Dans la Divine Comédie, Dante, guidé par Virgile, traverse les cercles de l'Enfer où les âmes, comme l'ivraie, sont déjà jugées. Pourtant, même là, au cœur des ténèbres, le poète perçoit l'écho d'une miséricorde qui persiste. Les damnés ne sont pas des herbes arrachées avec mépris, mais des êtres dont le drame est d'avoir refusé, jusqu'au bout, la lumière qui les appelait. Le champ du monde, lui, est encore sous le ciel de la miséricorde. L'ivraie n'y est pas tolérée par indifférence, mais parce que Dieu espère encore la conversion du cœur le plus endurci.

La tentation du désespoir : le serviteur zélé et le risque de l'orgueil

« D'où vient donc l'ivraie ? » – « C'est un ennemi qui a fait cela. »

Les serviteurs, dans l'Évangile, veulent arracher l'ivraie. Leur zèle est louable, mais leur méthode est dangereuse. Bernanos, dans *Les Grands Cimetières sous la lune*, dénonce avec violence ceux qui, au nom du bien, deviennent les bourreaux de leurs frères. L'ivraie, c'est aussi en nous. Qui de nous n'a jamais été tenté de jouer au jardinier de Dieu, de décider qui mérite de croître et qui doit être rejeté ?

Dante, lui, a connu cette tentation. Dans le Chant III de l'Enfer, il voit les âmes des indifférents, ces « miserabili » qui n'ont choisi ni le bien ni le mal, et il s'émeut de leur sort. Mais Virgile lui rappelle : « Ne les plaignez pas. La justice divine est parfaite. » Pourtant, le poète sent bien que la vraie tragédie n'est pas dans la punition, mais dans l'absence d'amour qui a conduit ces âmes à leur perte. Le désespoir est l'ivraie de l'âme. Et Dieu, lui, ne désespère de personne.

La moisson : l'espérance du jugement comme révélation d'amour

« À la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, liez-la en bottes pour la brûler, puis recueillez le blé dans mon grenier. »

Bernanos, dans *Journal d'un curé de campagne*, nous parle d'un Dieu qui « aime à perdre son temps » avec les pécheurs. La moisson, ce n'est pas d'abord un jour de colère, mais un jour de vérité. L'ivraie sera brûlée, oui, mais le bon grain sera sauvé. Et qui sait ? Peut-être que l'ivraie elle-même, dans le feu de l'amour divin, découvrira trop tard qu'elle était appelée à devenir blé.

Dante, au terme de son voyage, contemple la Rose des Bienheureux, où chaque âme trouve sa place dans l'harmonie éternelle. Même les plus petits, les plus obscurs, y ont leur lumière. La justice de Dieu n'est pas une comptabilité froide, mais une symphonie où chaque note, même fausse, est transfigurée par la miséricorde. Le jugement dernier n'est pas une fin, mais un commencement : celui où Dieu révèle à chaque homme ce qu'il a été en vérité, et ce qu'il aurait pu être par grâce.

« Seigneur, apprends-nous à attendre avec Toi »

Seigneur, donne-nous la patience de l'agriculteur céleste.
Que nous ne soyons pas, comme les serviteurs de la parabole,
ces jardiniers pressés qui veulent purifier le monde à coups de serpe.
Apprends-nous à voir, dans l'ivraie de nos vies et de notre histoire,
le champ où Tu continues de semer, sans te lasser.

Comme Dante a su le dire :
« Per seguire virtute e canoscenza » – « Pour suivre la vertu et la connaissance. »
Que nous aussi, nous marchions vers Toi,
sans mépriser ceux qui trébuchent encore,
sans désespérer de ceux qui semblent perdus.

Car Tu es le Maître du champ,
et Ta moisson sera un jour de lumière pour tous.

Amen.

26 juillet | Matthieu 13, 44-52

Le Trésor change tout

On ne vend plus tout
par devoir,
mais par émerveillement.

Ce n'est pas
un renoncement —
c'est une découverte.



Le Royaume des cieux
est un trésor caché.
Celui qui le trouve
vends tout
pour l'acquérir.

dimanche 26 juillet 2026

17ème dimanche du Temps Ordinaire
(semaine I du Psautier)

Évangile (Mt 13, 44-52)

En ce temps-là, Jésus disait à la foule ces paraboles : « Le royaume des Cieux est comparable à un trésor caché dans un champ ; l'homme qui l'a découvert le cache de nouveau. Dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète ce champ. Ou encore : Le royaume des Cieux est comparable à un négociant qui recherche des perles fines. Ayant trouvé une perle de grande valeur, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète la perle. Le royaume des Cieux est encore comparable à un filet que l'on jette dans la mer, et qui ramène toutes sortes de poissons. Quand il est plein, on le tire sur le rivage, on s'assied, on ramasse dans des paniers ce qui est bon, et on rejette ce qui ne vaut rien. Ainsi en sera-t-il à la fin du monde : les anges sortiront pour séparer les méchants du milieu des justes et les jetteront dans la fournaise : là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. » « Avez-vous compris tout cela ? » Ils lui répondent : « Oui ». Jésus ajouta : « C'est pourquoi tout scribe devenu disciple du royaume des Cieux est comparable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et de l'ancien. »

– Acclamons la Parole de Dieu.

Homélie du Père Philippe

Ah ! ce Royaume dont parle le Christ... Ce Royaume qui n'est pas de ce monde, mais qui le traverse comme une lumière invisible, une présence qui embrase sans consumer. Il est là, au milieu de nous, ce Royaume, et nous passons, aveugles, sans même frémir. Il est ce trésor caché dans le champ du monde, cette perle d'un prix infini, et l'homme, distrait, pressé, ne s'arrête pas pour la ramasser.

Et voici la question qui hante le cœur : tout abandonner ? Oui, tout. Non pas une part, non pas ce qui reste commode après avoir pesé le pour et le contre, mais tout. Car le Royaume ne se divise pas. Il ne se partage pas avec les ombres de ce siècle. Il exige, il appelle, il attire à lui comme un feu attire la flamme. Et l'homme, pauvre et tremblant, oscille entre l'audace et la peur : vendre, ne pas vendre, ou croire, par une ruse subtile, qu'il peut encore marchander avec l'Eternel.

Ah ! cette troisième voie, si tentante, si trompeuse... Celle qui chuchote : « *Pourquoi renoncer ? Tu peux tout garder, tes biens, tes habitudes, tes petites sécurités, et prendre aussi le Ciel, comme on glisse une pièce dans sa bourse.* » Comme si le Ciel était une récompense à bon compte, comme si Dieu était un marchand patient, prêt à accepter nos demi-aveux ! Et l'homme, si prompt à se mentir à lui-même, s'y engage avec une facilité déconcertante. « *Moi, je suis sincère... mais les circonstances, les obligations, la vie...* » Illusion ! Croit-il donc que le Christ est un négociant avec qui l'on peut discuter les termes du contrat ?

Non, non, le Christ ne négocie pas. Il est cette porte étroite, et qui veut passer doit se dépouiller. « *Qui n'est pas avec moi est contre moi.* » Parole dure, parole qui résonne comme un appel pour ceux qui hésitent encore, pour ceux qui veulent à la fois tenir et lâcher. Il faut choisir, et le choix est sans retour : ou bien tout, ou bien rien. Car le sacrifice à moitié n'est qu'une trahison déguisée, et Dieu n'a que faire des cœurs partagés.

Mais prenons garde, mes frères, de confondre la précipitation avec la sainteté. Vendre tout, oui, mais ce n'est pas l'affaire d'un instant, ni même d'une existence. C'est l'œuvre lente et patiente d'une âme qui lutte, qui chute, qui se relève, qui, chaque jour, arrache un peu plus de son vieux moi pour le jeter dans le brasier de l'amour. C'est le combat de chaque aurore, la prière de chaque soir. Parfois, la grâce frappe comme l'éclair : un homme renonce à tout, à une ambition, à une gloire, à une rancune, et le monde s'étonne. « *Il a perdu l'esprit !* » disent ceux qui ne voient pas plus loin que leurs propres mains. Mais lui, lui sait. Il a entrevu, ne fût-ce qu'un instant, la splendeur du trésor, et tout le reste n'est plus que poussière.

Et puis il y a les autres, les humbles, ceux qui ne feront jamais de grands gestes éclatants, mais qui, dans le silence de leur vie ordinaire, abandonnent un peu plus chaque jour, aiment un peu plus chaque instant. Eux aussi savent. Car la grâce ne se donne qu'aux mains ouvertes, qu'aux cœurs vides de tout ce qui n'est pas elle.

Frères, sœurs, ne vous y trompez pas : ce « *vendre tout* » n'est pas une perte, mais une libération. Ce n'est pas un renoncement, mais une découverte. Le monde criera à la folie. Laissez-le crier. Vous, vous savez que vous tenez la perle, que vous possédez le trésor. Et cette certitude, cette paix profonde, personne ne pourra vous l'arracher. Pas même la mort.

Car la grâce, voyez-vous, elle est là, dans le pain quotidien de la messe, dans les paroles simples de l'Évangile, dans le silence de la prière. C'est elle qui, goutte à goutte, creuse en nous le désir de l'absolu. Et un jour, peut-être au dernier jour, nous comprendrons que nous n'avons rien perdu, mais que nous avons tout reçu.

2 août | Matthieu 14, 13-21

Ta pauvreté peut nourrir

Cinq pains,
deux poissons —
presque rien.

Entre ses mains,
le rien devient tout.



Seigneur,
prends ce que j'ai,
même si c'est peu :
fais-en ton don.

dimanche 2 août 2026

18ème dimanche du Temps Ordinaire
(semaine II du Psautier)

Évangile (Mt 14, 13-21)

En ce temps-là, quand Jésus apprit la mort de Jean le Baptiste, il se retira et partit en barque pour un endroit désert, à l'écart. Les foules l'apprirent et, quittant leurs villes, elles suivirent à pied. En débarquant, il vit une grande foule de gens ; il fut saisi de compassion envers eux et guérit leurs malades. Le soir venu, les disciples s'approchèrent et lui dirent : « L'endroit est désert et l'heure est déjà avancée. Renvoie donc la foule : qu'ils aillent dans les villages s'acheter de la nourriture ! » Mais Jésus leur dit : « Ils n'ont pas besoin de s'en aller. Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Alors ils lui disent : « Nous n'avons là que cinq pains et deux poissons. » Jésus dit : « Apportez-les moi. » Puis, ordonnant à la foule de s'asseoir sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il prononça la bénédiction ; il rompit les pains, il les donna aux disciples, et les disciples les donnèrent à la foule. Ils mangèrent tous et ils furent rassasiés. On ramassa les morceaux qui restaient : cela

faisait douze paniers pleins. Ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille, sans compter les femmes et les enfants. – Acclamons la Parole de Dieu.

Homélie du Père Philippe

Il y a des soirs où le cœur de l'homme se fait lourd comme la pierre, où l'âme, assoiffée de sens, se heurte au silence du monde. Le vent souffle sur les collines de Galilée, et la foule, lasse et affamée, attend.

Elle attend quelque chose : un signe, un mot, une miette de pain pour apaiser cette faim qui n'est pas seulement celle du corps, mais celle de l'âme égarée dans le désert de son propre néant.

Et Lui, Il voit au-delà des visages fatigués, au-delà des mains vides. Il voit la faim d'infinie qui ronge chaque homme, cette faim de Dieu que rien ne peut combler, sinon Lui-même. « *Donnez-leur vous-mêmes à manger.* » Voilà le scandale de l'Évangile : Dieu ne se contente pas de donner. Il exige que nous devenions, nous aussi, distributeurs de sa miséricorde.

Cinq pains, deux poissons. Rien ! Presque rien... Mais dans ses mains, le rien devient tout. Le miracle n'est pas dans la multiplication, mais dans l'offrande. Ce n'est pas la quantité qui compte, c'est l'acte de foi qui brise le pain et le partage. Le chrétien est un mendiant qui tend la main, mais aussi un roi qui, par la grâce, peut nourrir des multitudes. « *La sainteté, ce n'est pas de faire des choses extraordinaires, mais de faire extraordinairement bien les choses ordinaires.* »

Et quel geste plus ordinaire, plus humble, que de rompre le pain et de le donner ? La foule a faim. Et nous ? Nous aussi, nous sommes cette foule. Nous aussi, nous cherchons, nous errons, nous doutons. Mais aujourd'hui, le Christ nous regarde et nous dit : « *Donne.* » Donne ton temps, ton attention, ton pain, ton cœur. Donne ce que tu as, aussi dérisoire que cela paraisse. Car c'est dans le don que le miracle advient. Et si nous osions croire que nos cinq pains, nos deux poissons, nos faiblesses, nos limites, nos échecs même peuvent, entre ses mains, devenir la nourriture d'une foule affamée d'amour ? Seigneur, tu sais que je n'ai que peu à t'offrir. Mais prends, bénis, brise et distribue. Fais de ma pauvreté le lieu de ta surabondance. Que chaque miette de ma vie devienne, par Toi, le pain qui nourrit le monde. Amen

9 août | Matthieu 14, 22-33

Ta faiblesse ne te disqualifie pas

Pierre coule,
puis il est saisi.

La foi ne naît pas
de nos certitudes —
elle naît de
notre naufrage.



Seigneur,
quand je sombre,
prends ma main.
Ne me laisse pas
couler.

dimanche 9 août 2026

19ème dimanche du Temps Ordinaire
(semaine III du Psautier)

Évangile (Mt 14, 22-33)

Aussitôt après avoir nourri la foule dans le désert, Jésus obligea les disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules. Quand il les eut renvoyées, il gravit la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul. La barque était déjà à une bonne distance de la terre, elle était battue par les vagues, car le vent était contraire. Vers la fin de la nuit, Jésus vint vers eux en marchant sur la mer. En le voyant marcher sur la mer, les disciples furent bouleversés. Ils dirent : « C'est un fantôme. » Pris de peur, ils se mirent à crier. Mais aussitôt Jésus leur parla : « Confiance ! c'est moi ; n'ayez plus peur ! » Pierre prit alors la parole : « Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux. » Jésus lui dit : « Viens ! » Pierre descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. Mais, voyant la force du vent, il eut peur et, comme il commençait à enfoncer, il cria : « Seigneur, sauve-moi ! » Aussitôt, Jésus étendit la main, le saisit et lui dit :

« Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba. Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, et ils lui dirent : « Vraiment, tu es le Fils de Dieu ! » – Acclamons la Parole de Dieu.

Homélie du Père Philippe

Que diable faisait donc Pierre, ce fou, ce dément, à se jeter ainsi dans la nuit et dans l'abîme, lui dont les pieds, à peine posés sur l'onde, tremblèrent comme ceux d'un enfant devant le gouffre ? La question n'est pas oiseuse, elle est brûlante, elle est comme un fer rouge appliqué sur nos âmes tièdes. Car voyez : ce n'est point Jésus qui l'a sommé de quitter la barque. Non. C'est Pierre, lui, qui s'est dressé, haletant, ivre de cette folie sainte qui déjà le rongait : « Seigneur, si c'est Toi... ordonne-moi de venir à Toi sur les eaux ! » (Mt 14, 28). Et Jésus, Lui, n'a pas ri. Il n'a pas repoussé l'audace de ce pêcheur de Galilée. Il a dit : « Viens. »

Qu'ils sont pathétiques, ces quelques pas chancelants sur la mer déchaînée ! À peine a-t-il avancé que le vent hurle, que les flots se soulèvent comme des murs, et que la peur, cette vieille bête tapie au fond de nous, lui mord le ventre. Il coule. Bien sûr, il coule. Et c'est alors, c'est alors seulement que Jésus lui tend la main. « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » (Mt 14, 31). Pas « homme sans foi », non. « Peu de foi. » Comme si la foi, même balbutiante, même misérable, était déjà ce feu qui consume et qui sauve. Comme si le péché n'était pas de tenter, mais de ne point oser.

La Foi ne consiste pas à rester assis sur la plage à réciter de temps à autre, sans bouger ni se mouiller, quelques idées sur Dieu, mais à se jeter à l'eau, à s'avancer en eau profonde pour rejoindre Jésus. La foi n'est pas un simple sentiment, une opinion purement intérieure qui devrait rester immobile ; elle est un engagement réel et concret du cœur et de toute la personne à suivre les traces aquatiques, apparemment très instables, de Jésus. La foi, celle qui brûle et qui dévorent, c'est ce bond désespéré de Pierre hors de la barque, c'est ce corps qui se tend vers l'impossible, c'est cette main qui se tend vers l'invisible. La barque, voyez-vous, c'est nous. C'est l'Église. C'est cette coque vermoulue, ballottée par les tempêtes du siècle, où les hommes, serrés les uns contre les autres, se demandent avec angoisse si le ciel n'est pas vide. Et Jésus ? Jésus prie, à l'écart, sur la montagne. Il prie comme Il mourra : seul, abandonné, offrande vivante à la volonté du Père. Mais Son Esprit souffle, invisible, et c'est Lui qui maintient la barque à flot.

Pourtant, que serait cette barque sans les fous, sans les Pierre qui osent se jeter à l'eau ? Une épave. Un cercueil flottant. Car l'Église n'avance que par ceux qui, au mépris du bon sens, au mépris de la prudence charnelle, se lèvent et marchent vers Lui. « Si Tu es là, commande-moi de venir jusqu'à toi ! » Voici la prière la plus folle et la plus sainte qui soit. Et voici aussi le scandale : il faut que Pierre coule. Il faut qu'il crie. Il faut que, les poumons pleins d'eau, les yeux écarquillés sur l'abîme, il hurle : « Seigneur, sauve-moi ! » (Mt 14, 30). Car la foi ne naît pas de nos certitudes, elle naît de notre naufrage.

Pourquoi donc Jésus a-t-Il attendu que Pierre se noie pour le sauver ? Pourquoi n'a-t-Il pas, d'un geste, apaisé la tempête et rendu la mer paisible comme un étang ? Parce que le Christianisme n'est pas une religion de vainqueurs, c'est une religion de mendiants. La foi de Pierre ne s'est affermie que dans l'humiliation de sa chute. Et c'est là, précisément là, dans ce cri déchirant, que le Seigneur l'a saisi. « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Co 12, 9). Parole terrible. Parole qui renverse le monde.

Et Pierre le sait bien. Lui qui, plus tard, dans la nuit du Jeudi Saint, osera encore suivre Jésus jusqu'à la cour du Grand Prêtre. Lui qui, encore une fois, trébuchera. Lui qui, encore une fois, reniera. Et pourtant... quand le coq chantera, quand ses yeux croiseront ceux de son Maître, ses larmes seront son baptême. Car la Miséricorde précède toujours la repentance. Elle l'engendre.

Tous, nous hésitons au bord de la barque. Tous, nous calculons, nous tergiversons, nous cherchons des raisons de rester au sec. « Et si je me trompe ? Et si l'eau est trop froide ? Et si je me noie ? » Mais la vraie question, la seule, est celle-ci : Oserons-nous, aujourd'hui, nous jeter à l'eau ?

Car croire, ce n'est point réciter des formules. C'est risquer ! Risquer le Pardon ! Risquer l'Amour ! Risquer les Béatitudes ! Risquer de couler ! Le baptême n'est-il pas déjà cette plongée dans la mort et la résurrection du Christ ? Alors, à quoi bon reculer ?

Frères et sœurs, s'il est une leçon que nous devons retenir de cet évangile aujourd'hui, c'est un appel pressant à devenir, à la suite de Pierre, d'authentiques navigateurs de la foi. Non pas des capitaines de pédalos qui végètent sur un étang croupissant, non pas de présomptueux aventuriers qui prétendent affronter en solitaire les quarantièmes rugissants, mais des matelots de la barque du Christ qui apprennent jour après jour à se jeter à l'eau vers Jésus, dans la foi, pour mieux se laisser remonter dans la barque sous la ferme main de la Miséricorde. C'est ainsi, par l'engagement de tous et de chacun, que l'Église du Christ ne cessera de se renouveler, de s'embellir, de croître, et d'avancer sûrement vers le port de la Vie Eternelle. Amen